

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 AVRIL 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Simple étude sur la Révolution française, par Pierre Durand. — Ange, petit Jésus (Légende avec gravure). — Poésie : La mort d'un moineau, par Clovis Hugues. — Le paysan canadien (suite et fin), par Auguste Fortier. — L'honorable juge Baby, par H. Charland. — Deux mots du docteur, par le Dr Ambo. — Carnet de la cuisinière. — Jeu scientifique (avec dessin). — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Paris : Un conseil des ministres sous la présidence de M. Carnot ; Portraits : Le président de la République, M. Tirard, M. Thévenet, M. Faye, M. Fallières, M. Constans, M. Rouvier, M. l'amiral Jaurès, M. de Freycinet, M. Guyot, M. Spuller. — La fabrication du sucre d'érable en Canada. — Légende (avec dessin). — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTIÈME TIRAGE

Le soixantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de Mars) aura lieu SAMEDI, le 6 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * Voici l'époque où, grâce au soleil du printemps, la sève commence à monter en même temps que le niveau de la neige descend.

Quand je dis du printemps, c'est une manière de parler, car cette saison n'existe chez nous que dans les almanachs, ce qui n'empêche pas tous les ans une foule de rimeurs de la chanter de la manière la plus absurde du monde, et de manière à faire croire aux étrangers que notre climat ressemble à celui de la Provence, de l'Italie ou de l'Espagne.

En Canada, le printemps tel qu'on l'entend généralement, est un mot, un mythe ; car s'il fait beau en haut, il fait laid à terre ; le ciel est bleu, mais la terre est couverte de neige et les chemins sont déplorables ; les rayons sont chauds, mais les arbres sont nus ; les violettes sont en papier et les corneilles seules, perchées sur la cime des pins, croassent leur volapuk, à la grande joie des admirateurs du langage des nombres.

Cependant, le mois d'avril a son charme chez nous comme ailleurs, on mange des œufs frais et du sirop d'érable, ce qui est joli pour une simple colonie.

C'est le mois où l'on entaille les érables, les plaines et les mérisiers ; les premiers pour cueillir la sève qui servira à fabriquer le sucre, les derniers pour faire ce fameux sirop destiné à guérir les rhumes occasionnés par les froids gagnés dans la cabane de la sucrerie.

Quoique le ciel soit parfois bien dur pour nous, nous en prenons gaîment notre parti, et c'est fête dans les bois quand l'érable coule bien et que l'on invite les amis de la ville à partager pendant une journée ou deux les joies de cette saison de récolte spéciale.

* * Les servantes — ces oiseaux de passage — vont s'en aller avec la fonte des neiges, car c'est l'époque de migration de ces demoiselles qui ne peuvent voir les arbres reverdir sans éprouver dans les jambes un singulier besoin de locomotion.

L'excuse, ou plutôt le prétexte, ne change pas, c'est toujours la même chose : les parents les demandent pour la saison des champs, cela leur fait beaucoup de peine, énormément de peine, mais madame doit comprendre qu'une bonne fille doit obéir à son papa.

En hiver, tant que le nord-est souffle au dehors et que le charbon brûle au dedans, on se trouve bien à la maison, les places sont rares, on promet de rester pendant des années chez sa maîtresse, mais ce diable de printemps arrive, sourit, et brrrrrr... tous les tabliers s'envolent comme les flocons de neige en décembre, et les papillons en juin.

C'est le bon temps des bureaux de placement, les demandes abondent et, comme on n'a pas le droit d'être trop difficile, les arrangements se font vite, après un petit dialogue, toujours le même, entre la dame et la demoiselle.

A Montréal, mademoiselle ne veut pas servir si madame a plus de deux enfants et encore faut-il que les deux moutards ne soient pas trop trop jeunes. Vous verrez que nos servantes vont bientôt nous forcer à n'avoir qu'un nombre très limité d'enfants, ce qui serait déplorable, car cela ruinerait le commerce des sauvages.

A Québec, pas de lavage de linge dans la maison, ça c'est réglé, sinon, pas de servante.

Et quand on parvient à en avoir une, gare aux cancons ! si l'on n'y met pas bon ordre, car elles ont des langues, ces demoiselles, de terribles langues...

C'est l'abbé Aubert, un charmant fabuliste, quoique peu poète, qui a bien illustré ce déplorable défaut :

LA SERVANTE

Une femme eut jadis besoin d'une servante, Nanette aussitôt se présente.
— Ça, Nanette, que savez-vous ?
— Madame, vous serez contente.
Depuis un an un jour, je suis hors de chez nous J'ai servi quatre mois sans reproche une dame ; Ah ! c'était bien la plus méchante femme ! Elle boudait, elle grondait toujours.
— Après, Nanette, ce discours
Ne m'apprend pas ce que vous savez faire.
— Ensuite j'ai servi trois mois un procureur Dont la maison ne me convenait guère.
Madame n'aimait pas Monsieur ;
En revanche son clerc... — Passons, passons, Nanette. Que m'importe ces gens ! Venons au fait, enfin. Savez-vous acheter ? Je quitte un médecin Dont la femme n'est pas tout à fait si coquette. Mais lui, Madame ! ah ! c'est le plus grand libertin... Et si je n'avais eu de l'honneur, Dieu merci...
— Nanette, c'est assez, je ne veux plus m'instruire, Vous n'entrerez jamais ici.
— En quoi puis-je vous déplaire.
Reprit Nanette, alors ? Mon talent le voici : Je suis sobre, fidèle, active et ménagère. Je sais coudre, filer, faire de bons ragouts.
— Oui, mais vous jasez trop, ce n'est pas mon affaire.

Qui dit du mal d'autrui, peut en dire de nous.

Avouez que, pour un abbé, cette fable prouve une profonde connaissance du cœur humain et en particulier de celui des servantes. Au reste, l'abbé Aubert était très caustique, et son esprit lui fit beaucoup d'ennemis, mais il faut reconnaître qu'il voyait juste, car la fable que je viens de citer et qu'il écrivit vers 1780, est encore bien vraie de nos jours.

Les servantes se sont succédées depuis un siècle, les unes ont remplacé les autres, mais la servante est toujours restée la même, comme type.

Quand aux bonnes servantes, tout ce qui est dit ci-dessus ne les regarde pas, elles travaillent, se taisent et sont estimées.

* * Ma critique du DICTIONNAIRE DU LANGAGE DES NOMBRES *volgo* "Volapuk," a déplu à un ano-

nyme qui signe G. B., et qui me consacre deux belles colonnes du *Canadien*, sans toutefois me nommer. Je vous engage à les lire.

Il est fâcheux que ce correspondant ait caché sa personnalité sous deux initiales qui peuvent s'appliquer à des hommes intelligents et créer ainsi une méprise déplorable.

G. B. est un admirateur de la langue de M. de Boucherville, c'est son droit, mais il donne à ses articles un singulier titre : *Truffes euphoniques*, ce qui dénote chez lui une grande sensibilité du nerf olfactif.

Dans le Périgord, ce ne sont pas les défenseurs des fabricants de langues qui cherchent les truffes, mais je n'en ferai pas crime à G. B., pourvu qu'il en découvre de bonnes.

Quand à sa réfutation de ma critique, elle n'apporte aucune clarté, aucun nouveau renseignement propre à prouver l'utilité du charabias des nombres. C'est d'un vide, mais d'un vide comparable au vide barométrique !

J'ai protesté contre l'idée de M. de Boucherville, comme cela était de mon devoir, sans aigreur et sans fiel, n'ayant pour guides que la raison et le bon sens, G. B. aurait dû le comprendre et ne pas en venir aux gros mots, et aller jusqu'à dire que je frisais le blasphème. Il a obéi à un mauvais mouvement, dont il a dû se repentir, car sa conscience doit lui crier qu'il n'est pas dans le vrai.

Si toutefois il persistait dans son affirmation, je me verrais forcé de lui dire crûment son fait, ce qui me répugnerait comme toute besogne désagréable, mais nécessaire.

J'ai autant de respect pour les bons écrits de M. de Boucherville que de pitié pour son dictionnaire. Je respecte cet honnête homme et ses cheveux blancs je le crois sincèrement convaincu, pourquoi G. B. refuserait-il de croire à mes convictions, à moi ?

* * G. B. m'accuse d'avoir été inconvenant, ce qui n'est pas exact, et semble demander des excuses, je veux le satisfaire à la manière de Frédéric Lemaitre, dont les mots ont plus fait fortune que lui-même.

Un de ses amis, pauvre diable d'acteur, se trouvait en province et les affaires allaient si mal qu'il se décida un beau matin à télégraphier au grand artiste :

— Viens à mon secours ou je fais faillite.

Frédéric part aussitôt et on annonce au public qu'il jouera le soir même.

La foule arrive, le théâtre est bondé, on refuse du monde, mais les braves citoyens de la bonne petite ville, peu habitués à entendre des hommes de talent, se sentent déroutés et... finissent par siffler.

Siffler Frédéric Lemaitre !

Celui-ci reste un moment interdit, croyant à une erreur de sa part ; il continue, les sifflets redoublent ; il ne s'était pas trompé, c'est bien lui que l'on siffle.

La colère l'empoigne et s'avançant vers la rampe, il lâche un gros mot :

...Imbéciles !

La tempête éclate, on crie, on hurle...

— Des excuses ! des excuses ! ! il nous faut des excuses ! ! !

Le régisseur est aux abois, il cherche Lemaitre. — Tu viens de faire un joli coup. Si tu ne fais pas d'excuses, nous sommes flambés...

Frédéric se décide enfin et reparait sur la scène.

— Messieurs, dit-il d'une voix claire et mordante, je vous ai dit que vous étiez des imbéciles, c'est vrai ; je vous fais des excuses, j'ai tort.

M. G. B., j'ai dégonflé une vessie, c'est vrai, je vais faire des excuses, j'ai tort.

Et maintenant que la terre soit légère au *Dictionnaire du langage des nombres*. Son auteur a voulu prouver que l'on pouvait enfilier 34,500 mots sans émettre une idée sérieuse, il a réussi.

* * Nous sommes bien fiers de nos chutes de Montmorency et de Shaweeneegan, et nous nous figurons aisément que nos cousins les Français n'ont rien de semblable, c'est une erreur.

Lors de mon dernier voyage j'ai vu, dans la vallée du Grésivaudan, près de Grenoble, une chute